

Le bush australien semble surgi d'une hallucination rituelle dont l'harmonie est encore et encore déchirée par les dissonances du monde colonial. Avec *La Randonnée* (*Walkabout*), Nicolas Roeg dirige son second long-métrage après *Performance*, coréalisé avec Donald Cammell. Il a été le directeur de la photo de David Lean et de François Truffaut, le cadre et la lumière façonnent son cinéma. Après avoir tourné avec Mick Jagger, il a confié la partition orchestrale de *Walkabout* à John Barry, autre figure du *Swinging London* (compositeur des James Bond, époux de Jane Birkin).

Ces envolées symphoniques conviendraient parfaitement à une épopée hollywoodienne ; d'ailleurs, on la retrouvera, à peine modifiée, dans *Out of Africa*. Pourtant, la dramaturgie violente et lucide jaillit du théâtre contemporain britannique et prend à contre-pied les figures du roman britannique dont il est inspiré – le scénario est signé du dramaturge Edward Bond.

Réalisé en 1970, *La Randonnée* reste un objet difficile à appréhender dans sa totalité, tant les courants qui parcourent le film se croisent, s'affrontent, se contredisent – sans jamais se neutraliser. Mais si l'on s'abandonne à sa sidérante richesse, à sa beauté, on découvre un moment de cinéma, dont jamais le cinéaste – malgré ses réussites ultérieures, *Don't Look Now* ou *L'Homme qui venait d'ailleurs* – ne retrouvera la singularité.

La Randonnée commence par un montage serré de la vie urbaine (tournées à Sydney et Alice Springs). Seuls la lumière tropicale et l'urbanisme britannique adapté à la taille de l'espace indiquent qu'on est en Australie. Un père emmène ses deux enfants, une adolescente (Jenny Agutter) et un petit garçon (Luc Roeg, le

fil du réalisateur) pour un pique-nique dans le bush à bord d'une coccinelle Volkswagen avec laquelle il parcourt le continent pour le compte de compagnies minières. Malgré la chaleur écrasante, les enfants portent leur uniforme d'écolier, le père est en costume. Il sort une arme à feu de la boîte à gants et se met à tirer sur les enfants qui s'enfuient. L'homme se donne la mort et sa voiture prend feu.

Ce rituel dramatique, cette perversion instantanée des institutions du monde civilisé – la famille, le travail, l'école – donnent au film une impulsion tragique qui en tendra chaque moment, aussi idyllique soit-il. Car les en-

Aux incursions agressives du monde de l'industrie et de l'argent, Nicolas Roeg oppose des séquences idylliques

fants, après avoir passé une nuit seuls dans le désert, croisent bientôt le chemin d'un jeune Aborigène (David Gulpilil) qui partage avec eux les fruits de sa chasse et de sa cueillette, sa

science du bush. Le garçon fait son *walkabout*, rite de passage à l'âge adulte par lequel les adolescents doivent parcourir le bush, guidés par des chants et des pétiroglyphes.

Avec une patience de naturaliste
On perçoit, bien sûr, dans la rencontre entre les corps engoncés dans la serge des uniformes des deux enfants et le mouvement fluide de l'Aborigène les échos du mythe du bon sauvage. Mais Edward Bond et Nicolas Roeg ont conscience des séismes que viennent de traverser les empires. *La Randonnée* est tournée en pleine guerre du Vietnam (à laquelle l'Australie a participé), et les chas-

seurs de buffles que croisent les enfants sont là pour rappeler la puissance de feu du monde blanc. Rien n'est acquis, rien n'est permanent au long de la randonnée, à part peut-être les formations rocheuses que gravissent les enfants dans le vain espoir de déterminer leur place dans le monde.

Aux incursions agressives du monde de l'industrie et de l'argent, Nicolas Roeg oppose des séquences idylliques. Il filme avec la patience d'un naturaliste les créations du bush, échidnés, lézards aux allures de dragons, divinités indifférentes à l'agitation humaine. Le cinéaste a ménagé au milieu du film une espèce de refuge où les trois enfants s'accor-

Un père emmène ses deux enfants pour un pique-nique dans le bush. Il sort une arme à feu et se met à tirer sur les enfants, qui s'enfuient



Luc Roeg (le garçon blanc), David Gulpilil (l'aborigène) et Jenny Agutter (la fille), DR

dent furtivement, entre l'eau et le désert.

Il y a enfin une nouvelle raison de voir ce film. Les spectateurs de *Charlie's Country*, le beau film de Rolf de Heer sorti en décembre 2014 après avoir été présenté à Un certain regard (*La Randonnée* avait également été projeté à Cannes, en compétition, en 1971), se rappellent certainement de l'interprète principal, un homme meurtri par la vie qui maintient envers et contre tout sa loyauté à l'égard de sa culture, de ses ancêtres. Quatre décennies plus tôt, le même David Gulpilil guidait les enfants blonds à travers le bush.

Maître des danses aborigènes, l'acteur a vécu une vie tourmentée, évoquée par le film de Rolf de Heer, qui le mène d'hôpital en prison, sous le regard omniprésent des autorités australiennes. Chez Nicolas Roeg, il est un être innocent et mystérieux, l'expression d'une grâce qui semble à la fois tout à fait étrangère aux gestes et aux expressions des petits Européens qu'il accompagne. La juxtaposition des deux films forme comme le paysage lacunaire d'une vie, à charge pour le spectateur qui aura vu *La Randonnée* en salle et *Charlie's Country* en DVD (disponible le 2 juin) d'imaginer ce que fut le *walkabout* de David Gulpilil entre les deux tournages. ■

THOMAS SOTINEL

Film britannique de Nicolas Roeg (1970). Avec David Gulpilil, Jenny Agutter, Luc Roeg. (1 h 40).